

**www.e-rara.ch**

**Voyage à Canton, capitale de la province de ce nom, à la Chine**

**Charpentier de Cossigny, Joseph François**

**A Paris, [1798-1799]**

**Zentralbibliothek Zürich**

Shelf Mark: NR 1644

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-36844>

Secondes partie. Des arts des Chinois [...].

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

des instructions plus détaillées sur des objets aussi intéressans. D'autres voyageurs, mieux avisés que moi, plus éclairés, avertis par le tableau que je viens d'exposer, rapporteront dans leur patrie des connoissances plus exactes et plus nombreuses, et acquerront par-là, des droits à la reconnoissance du public.

---

## SECONDE PARTIE.

*Des Arts des Chinois, dont les procédés ne sont pas bien connus, et qui exigent de nouvelles recherches.*

La Chine est l'Empire le plus vaste et le plus peuplé du globe; c'est aussi l'un de ceux dont la civilisation remonte aux tems les plus anciens. Le tableau de sa population, publié par l'Ambassade anglaise auprès de l'Empereur de la Chine, en 1793 et 1794, porte le total à trois cent trente-trois millions, ou trois cent cinquante-trois millions d'habitans, non comprises les émigrations qui se font tous les jours à la Cochinchine, à Java, à l'île Luçon, dans le Golfe de Siam, à Bornéo, aux Moluques, à Malac, à Sumatra, aux îles voisines de la Chine et ailleurs.

C'est là, c'est dans un sol si étendu, et dans une température si variée, qu'il seroit intéressant d'étudier les productions de la nature et de l'art. Que de choses curieuses ou utiles, sont encore inconnues aux Européens !... Le court séjour que j'ai fait à Canton, ne m'a pas permis, dans un âge tendre, d'approfondir les secrets de ce peuple industrieux dans les arts, qu'il pratique depuis un tems immémorial. Puisse cette esquisse, que je vais présenter, inspirer à quelques philanthropes que le destin conduira à la Chine, le désir d'enrichir sa patrie de connoissances utiles !

1°. J'ai vu à la Chine, une étoffe qui mérite quelque attention, par son bas prix et par son brillant ; elle est de soie ou de filasse ; elle est brochée avec des lanières très-fines de papier doré, qui représentent toutes sortes de dessins, et qui ont l'éclat des lames d'or, sur-tout à la lumière. Elle imite nos riches étoffes de Lyon, et a plus de durée qu'on ne croiroit ; il y en a de toutes les couleurs.

2°. Les Chinois font aussi une étoffe avec des fils tirés des écorces d'un arbre ; je ne connois ni le nom ni l'espèce du végétal qu'ils emploient, ni la préparation qu'ils

donnent aux écorces. J'ai vu de ces étoffes, j'en ai même fait usage. Elles ne laissent pas que de durer, et sont à très-bon compte à la Chine.

3°. C'est ce peuple industrieux qui a fait connoître la soie à tous les autres, et la manière de la fabriquer. Il y a des étoffes dans ce genre, que les Européens n'ont pas encore imitées; telles que les Mandarines, le Concho, le Saye-à-saye, et celle que nous nommons la Soie-torse, qui est faite avec du fil tors: elle est de la plus grande beauté, et d'une longue durée. La Mandarine et le Concho, sont des étoffes riches, à fleurs, très-fortes et très-épaisses; le Saye-à-saye est très-souple et très-moëlleux, ils en font des chemises et des pantalons qui se lavent comme la toile.

Ils font avec la laine une étoffe légère, qui a du rapport avec les châles de Cachemire, qui est très-chaude, et qu'ils nomment Sou-chon.

4°. Ils assemblent des tiges vertes d'herbes, que je crois être des espèces de joncs, au moyen de fils de soie de toutes couleurs, qui représentent des hommes, des animaux, des oiseaux, des arbres, des fleurs, etc. Cet ensemble forme une espèce d'étoffe qui sert

d'ornement dans les maisons. Comme les tiges dont j'ai parlé ne se touchent pas, on peut voir au travers, mais on n'est pas vu. Les Français les nomment des stores, parce qu'on les met devant des portes et des fenêtres, et qu'on les tient élevés à la hauteur que l'on veut.

On m'a assuré que ces stores étoient faits avec des brins de rotin artistement fendus et teints en verd. Ils se vendent au plus bas prix, et prouvent l'industrie ingénieuse de ce peuple.

5°. On connoît le ginseng et ses propriétés étonnantes (1), qui sont dues en partie à la préparation qu'on lui donne. La décoction théyforme de cette racine coupée menu a des vertus cordiales et astringentes; mais ce ne sont pas celles qui rendent cette substance d'un si haut prix à la Chine. Ils exposent le ginseng pendant quelque tems à la vapeur d'une décoction de riz, et le font sécher avec soin; il prend alors, dit-on, une sorte de transparence et devient sem-

---

(1) L'Académie des Sciences de Paris s'exprime ainsi, année 1718, art. *Ginseng*. « Ses principales » vertus sont de purifier le sang, de fortifier l'estomac, de donner du mouvement au pouls foible, » de réveiller la chaleur naturelle, et d'augmenter » l'humeur radicalé.

blable au sucre d'orge. C'est dans cet état qu'il a la propriété d'être le restaurant le plus efficace. Ce procédé chimique n'est point employé en Europe, et mérite d'être essayé.

Les Chinois riches prennent habituellement et journellement du ginseng, pour fortifier leur santé, et pour multiplier leurs jouissances.

Ce peuple qui en connoît le prix, plus que tout autre, a plusieurs autres espèces d'aphrodisiaques beaucoup moins chers et beaucoup moins efficaces; il paroît s'être attaché à l'étude des spermatopées; il en connoît plusieurs dont il fait usage, tels que les nids d'oiseaux (1), les ailerons de requins, les *bitches de marre* (bêtes de mer); ceux-ci sont une espèce de poissons assez singulière que l'on trouve sur les rochers de la mer. Il y en a une très-grande quantité sur les côtes de l'Isle de France et sur celles de Madagascar. Comme ils se vendent bien à la Chine, j'ai essayé autrefois

---

(1) Ces nids d'oiseaux sont ceux d'une espèce d'Alcyons ou hirondelles de mer. On les trouve sur les rochers. Ils sont composés d'une espèce de gluten qui ne se dissout pas dans l'eau. On les fait cuire, et on les mêle avec d'autres ragoûts. Ils n'ont pas beaucoup de saveur par eux-mêmes.

d'en préparer, mais sans succès. Les habitans de Quéda sont mieux instruits, et en vendent aux vaisseaux qui passent chez eux, en allant à la Chine.

Les peuples de cet Empire ont vraisemblablement d'autres aphrodisiaques qui me sont inconnus. Je pense que nous devrions prendre chez eux les premiers élémens de la spermatologie, science toute nouvelle pour l'Europe, science qui intéresse l'humanité en général, en lui procurant des jouissances qui l'attachent à son existence, en entretenant la santé et la vigueur, en réparant l'abus des excès, en contribuant à l'augmentation de la population. Il seroit digne de la sollicitude des Gouvernemens de s'occuper des recherches qui pourroient donner des connoissances sur une science à peine soupçonnée des peuples éclairés de l'Europe.

Les aphrodisiaques que je viens de citer ne sont ni échauffans, ni irritans, ni même stimulans, et ne causent point d'épuisement; leur usage même habituel n'a rien de dangereux. Ils sont restaurans, et conviennent dans beaucoup de maladies, dans la plupart des convalescences, et après des fatigues excessives.

L'avocat, qui est un fruit de l'Amérique, transplanté dans les Isles de France et de la

Réunion, et de là dans plusieurs parties des Indes Orientales, mangé avec du sel et du poivre, a des vertus aphrodisiaques; mais lorsqu'on prépare ce fruit avec du jus de citrons, il n'a plus les mêmes vertus. On pourroit en faire des conserves, sur les lieux, et en envoyer en Europe; elles deviendroient bientôt d'un usage général. J'engage les habitans de l'Amérique à faire ce présent aux Européens.

Je connois la préparation d'une espèce de pastilles, d'autant plus agréables, qu'on peut y mêler la plupart des parfums connus, tels que la vanille, la canelle, la rose, l'orange, la menthe et autres, sans nuire à leurs propriétés. Ces pastilles sont aphrodisiaques, peut-être autant que le ginseng, et conviennent dans la phtisie, dans les maladies de langueur, dans les dyssenteries, dans les flux de sang, dans l'éthisie, dans toutes les convalescences, lorsque les forces sont épuisées, et sur-tout aux vieillards, et à ceux qui ont fait des excès. Je ne puis pas révéler le secret de la composition de cet excellent remède. Je n'en parle que pour réveiller l'attention de nos pharmaciens, sur un genre de médicament trop peu usité.

6°. Les Chinois préparent, avec le jus de viande et avec une espèce de pois très-pe-

tits, que je crois être le *Cattian* de Java, une liqueur qui sert à assaisonner les mets, et qui se conserve très-long-tems, parce qu'elle est très-salée. On en mêle un peu avec du bouillon, du jus de citrons, ou du vinaigre, du poivre ou d'autres épices. Cette sauce est très-bonne avec le bouilli, le rôti et le poisson, et avec toutes sortes de légumes. Cette liqueur se nomme *Souy*; celui du Japon est le plus estimé. C'est le seul dont les Européens fassent usage dans les Grandes Indes.

7°. Il y a des choses peu importantes par elles-mêmes, auxquelles on ne fait d'ordinaire aucune attention. Cependant tout ce qui peut être utile aux hommes, même dans le genre de l'agrément, ne doit pas être négligé.

Les Chinois confisent des oranges douces au sucre, et les applatissent; nous les nommons des oranges tapées. Cette espèce de confitures qui se conserve très-long-tems est fort bonne au goût: elle a de plus, des propriétés médicinales. Une orange tapée, cuite dans une pinte d'eau, forme une tisane très-agréable, qui convient dans beaucoup de maladies, sur-tout lorsqu'on est enrhumé. Elle passe aussi pour être cordiale et pectorale. Toutes les confitures des Chinois se conser-

vent très-long-tems. Je crois que cette propriété est due à la qualité du sucre qu'ils emploient ; celui qu'ils tirent de la Cochinchine est préféré à celui qu'ils fabriquent dans leur pays.

D'autres prétendent que les confitures faites avec le sucre candi sont plus fines et se conservent mieux que celles faites avec la cassonade. Je puis assurer que le vin de framboises (1) que je faisois à l'Isle de France, pour mon usage, et qui a été trouvé excellent en France, étoit plus moëlleux et plus agréable, lorsqu'il avoit été édulcoré avec du sucre candi, que celui qui avoit été sucré

---

(1) Les framboises de l'Isle de France viennent de l'Isle de Bourro, l'une des Moluques. C'est l'illustre Commerson, qui a fait le tour du monde avec le célèbre Bougainville, qui en a apporté des graines dans cette Colonie, où elles se sont multipliées étonnamment. Ces framboises forment une variété intéressante ; elles sont plus grosses, plus rondes, et d'un rouge plus vif que celles de France. Elles n'ont presque pas de parfum, à moins qu'elles ne soient sucrées. Les confitures qu'on en fait ont un peu de parfum ; mais le vin en a beaucoup ; la fermentation et le sucre le développent. Ce fruit est mucilagineux et très-rafraîchissant. La Colonie doit encore au même Commerson un fruit d'Otaïti, qui se nomme *Evy* dans cette île, et que nous nommons *fruit de Cythère*. L'arbre qui le produit est très-multiplié dans les îles de France et de la Réunion.

avec la cassonade la plus blanche. Quoi qu'il en soit, voici la manière des Chinois de confire les oranges tapées.

Ils les cueillent un peu avant leur maturité : ils les mettent tremper pendant plusieurs jours dans une eau de chaux ; ensuite ils y font quelques incisions latérales, et les mettent à la presse pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles ils les font cuire dans du sirop ; après quoi ils les font sécher dans une étuve.

Les oranges tapées se conservent dix ou douze ans, en les tenant dans un lieu sec. Il y en a deux espèces ; l'une faite avec les oranges douces ordinaires, et l'autre qui est plus estimée, avec des orangines. Celles-ci sont aigres, de la grosseur d'une petite bille de billard ; elles ont la peau d'un jaune foncé et très-fine. L'arbre qui les porte est de la grandeur des orangers ; il a les feuilles et les fleurs plus petites, et vient ordinairement en boule. C'est le plus beau des orangers. On fait à Nankin des gâteaux d'oranges confites ; ils sont très-rares, très-chers, et beaucoup plus estimés que les oranges tapées.

8°. Le Japon fournit une mousse qui croît sur les rochers de la mer, et que l'on trouveroit peut-être sur les côtes de France. On retire les petits coquillages qui peuvent y

adhérer ; on la lave à plusieurs reprises dans de l'eau froide, pour la dessaler, et pour enlever l'odeur de marée qu'elle a souvent ; ensuite on la fait bouillir dans de l'eau. Celle-ci se charge de la substance gélatineuse que cette mousse contient ; ensuite on passe la liqueur au travers d'un linge ; on la met sur le feu avec du sucre ; c'est du candi qu'on emploie par préférence. On y ajoute du suc de quelques fruits, tels que celui d'oranges, de citrons, d'ananas, etc. Lorsque le tout est refroidi, il a la consistance d'une gelée très-ferme et très-belle, et le goût du fruit qu'on a employé ; car la gelée n'a par elle-même aucune saveur. Elle convient aux malades, dans bien des cas, aux convalescens, aux personnes épuisées, et peut être rangée dans la classe des spermatopées. Si l'on découvrait cette mousse sur les côtes de l'Europe ; ce seroit une ressource de plus à l'art de la médecine, un moyen d'industrie à l'art de l'office, et par conséquent une jouissance de plus qui seroit aussi utile qu'agréable.

Cette mousse est en général très-fine et très-courte ; elle est couleur de paille et comme transparente. Elle est souvent mêlée avec de la terre calcaire ; ce qui me feroit soupçonner qu'on la trouve parmi des madrépores.

9°. Les Chinois ne connoissent pas l'usage du sucre en pain : aussi presque toute la cassonnade qui leur vient de la Cochinchine est convertie en sucre candi. Ils en mettent un morceau dans la bouche , pour prendre le thé ; ils ne le sucent jamais avec la cassonnade. J'ignore leurs procédés pour candir celle-ci , mais je sais bien que le plus beau candi de France n'approche pas de la blancheur , de la netteté et du brillant de celui de première qualité de la Chine. Les confitures , les sirops , et même les liqueurs de table , faits avec le sucre candi , sont meilleurs au goût , que ceux faits avec le terre le plus beau ; les confitures sont moins sujettes à moisir , et les sirops se conservent plus long-tems.

10°. Leurs pratiques médicales demanderoient d'être étudiées. Il est impossible qu'un peuple si ancien , si nombreux , si industrieux , n'ait pas quelques pratiques , quelques remèdes particuliers , dont la connoissance nous seroit utile. Nous tenons d'eux la préparation et l'usage du Moxa. Ils nous ont appris le massage , remède purement mécanique , adopté par les Indiens , et qui devoit l'être parmi nous ; ils nous ont donné l'usage de la rhubarbe et de la squine ; ils nous ont

fait connoître le camphre, le gin-seng, l'okiao, la cheuleline ; mais combien d'autres moyens curatifs , employés chez ce peuple ingénieux nous sont inconnus ! . . .

Ils ont un champignon qu'ils nomment *Lint-chy* , qui croît sur les montagnes , qui ressemble beaucoup à notre agaric , qu'ils réduisent en cendres , et qu'ils emploient dans cet état , pour arrêter le sang des veines et des artères coupés.

Ils attribuent beaucoup de propriétés au cinnabre , et le font prendre intérieurement dans bien des cas. Ils le regardent comme un sudorifique et comme un alexipharmaque.

Ils font grand cas du sang de cerf avalé tout chaud , pour réparer les forces épuisées. Ils prétendent aussi que le sang desséché du même animal , et délayé dans du vin , est un spécifique , pour faciliter l'éruption de la petite vérole , et pour en corriger la malignité , contre les maux de reins , contre les crachemens de sang , pour refaire un sang appauvri , pour rétablir un homme épuisé.

Les Médecins Chinois attribuent au borax (1) une vertu spéciale , pour appaiser

---

(1) On trouve du borax à Canton , mais il vient du Thibet. On le recueille aux environs d'un lac qui est dans ce Royaume. Le nitre et l'arsenic peuvent,

les maux de gorge , et pour en dissiper l'enflure.

11<sup>o</sup>. Nous avons plusieurs recettes , pour faire de l'encre de la Chine, mais elles ne sont vraisemblablement pas complètes , ou pas exactes , puisque nos artistes n'ont pas réussi jusqu'à présent à en faire de bonne.

12<sup>o</sup>. Il en est de même de l'okiao , ou colle de peau d'âne , remède des Chinois , vanté contre les crachemens de sang , dont la recette est connue. S'il devenoit d'un usage familier , peut-être réussiroit-on en France à le préparer. J'en ai vu de très-bons effets.

13<sup>o</sup>. Ils ont une colle de poisson qui est employée dans plusieurs arts , et qui est à un prix très-bas. J'en ignore la préparation.

Ils emploient une autre colle , pour appliquer du papier sur les caisses à thé. Elle est composée d'urine , de sang de cochon et de chaux.

14<sup>o</sup>. Ils font du papier de beaucoup d'espèces , avec le bambou , avec les fibres d'une espèce de mûriers qu'ils cultivent pour cet objet , avec celles du chanvre , avec la paille du riz et avec la soie. Leurs procédés seroient

---

suivant les Chinois , suppléer au borax , pour la soudure , la fonte et la purification des métaux.

curieux à connoître, et nous indiqueroient peut-être le moyen de convertir en papier la paille de nos blés et les dépouilles de quelques-uns de nos végétaux dont nous ne tirons pas parti.

Nos papiers peints sont une imitation de ceux de la Chine; mais les couleurs ne sont ni aussi fraîches, ni aussi vives.

15°. Leurs pratiques agricoles méritoient aussi d'être connues. Ils aiment beaucoup les arbres nains dans leurs jardins. J'ai oui dire, mais je n'ose l'assurer, que pour rendre nains les arbres et les arbustes, ils les enlevoient de terre avec leurs racines, lorsqu'ils sont encore jeunes, et qu'ils les transplantent à rebours, c'est-à-dire, les branches dans la terre, et les racines en haut. Je ne puis pas assurer ce fait, auquel je n'ose ajouter foi.

Feu Duhamel a fait cette expérience, pour s'assurer si les branches se changeroient en racines, et si celles-ci donneroient des boutons, des feuilles et des fleurs. Il a obtenu ce résultat, mais il n'a pas porté son observation plus loin.

Cette transplantation exige sans doute des précautions et des soins, qu'un agriculteur intelligent devinera sans peine, tant pour le choix de la saison où elle doit se faire, que pour le retranchement d'une partie des raci-

nes, et pour les préserver du soleil et du grand air dans les premiers tems.

Ils ont l'art de rendre nains des citronniers, et de leur faire produire un fruit singulier, qu'on nomme *monstre*, qui a beaucoup d'odeur, qui est charnu, sans pepin et sans suc, qu'ils confisent entier, après l'avoir pelé. C'est une de leurs meilleures confitures.

16°. L'art de la teinture paroît porté chez eux à un haut degré de perfection. Leurs nankins roses ont une fraîcheur, une vivacité, que nous ne savons pas donner à la toile de coton. Ils ont aussi des couleurs très-vives pour la peinture.

Ils emploient les fleurs de carthame pour leur rouge, et l'indigo pour le bleu. Ils savent extraire cette fécule de l'anil et de plusieurs autres plantes. « Celle de Pékin, disent les » Missionnaires, est une espèce de persi- » caire. On divise la récolte en deux parts, » dont l'une qu'on pile est réduite comme » en pâte, et après l'avoir délayée dans de » l'eau, pour en tirer tout le suc. On arrose de » ce suc l'autre part, qu'on n'a fait que con- » casser ou écraser; on jette dessus de la » chaux bien tamisée, on mélange le tout » et on le passe. On laisse précipiter la fé- » cule, et on décante l'eau. »

Ils en retirent aussi une bleue des feuilles

du *polygonum*, et une verte d'une petite espèce de *colutea*.

Les Européens pourront, quand ils le voudront, récolter dans leur pays, les fécules colorantes soit bleues, soit vertes, soit rouges, que la nature a parsemées dans quelques végétaux indigènes. Si les circonstances et mes moyens me le permettent, je ferai des recherches sur cet art intéressant, dont les résultats heureux seroient si utiles à ma patrie. Les expériences très-nombreuses et très-variées que j'ai faites sur la fabrication de l'indigo, me font concevoir les plus grandes espérances du succès.

17°. Un chimiste de Strasbourg, (Keyselmeyer,) s'est fait un nom, il y a environ trente ans, par la découverte d'une substance animale dans la farine de froment. Les Chinois ont cette connoissance, depuis un tems immémorial. Ils préparent, avec cette substance, qu'ils mêlent avec du blanc d'œuf, et qu'ils laissent fermenter quelques jours, une colle qui sert à lier ensemble les morceaux des porcelaines cassées. J'en ai fait usage avec succès, il y a plus de quarante ans.

18°. Nous ne connoissons pas en France leur porcelaine commune, qui est à la vérité grossière et à vil prix, ni leur porce-

laine de pierres : c'est ainsi que les Français la nomment. Celle-ci est beaucoup plus fine que la porcelaine ordinaire, et les couleurs, qui y sont appliquées, sont plus vives. On prétend que la pâte en est plus soignée que celle de la porcelaine ordinaire.

19°. Nos fleurs artificielles sont d'une grande beauté; cependant celles des Chinois ont un coloris plus frais et plus animé. Il est bien étonnant que nous ne connoissions pas encore la matière qui les compose. Est-ce du papier de soie ou de bambou? Est-ce la moëlle d'un végétal.

Ils font en outre des fleurs et des arbres nains en ivoire, auxquels ils donnent une perfection et des couleurs qui imitent si bien celles de la nature, qu'on y est souvent trompé.

20°. Nous savons qu'ils fabriquent de la poudre à canon par le moyen du feu; mais nous ignorons leur procédé. C'est sur cette simple notice, que j'ai tenté d'en fabriquer, par le moyen du même agent, et que j'ai obtenu le plus grand succès, confirmé par des épreuves décisives. Elle peut se fabriquer, sans mécanique et sans danger, en soixante-quinze ou quatre-vingt minutes au plus.

Les Chinois sont habiles dans le genre des artifices, ainsi que les Indiens, et donneroient vraisemblablement des leçons sur cet art aux Européens.

21<sup>o</sup>. Leurs connoissances en métallurgie, mériteroient d'être étudiées. Je conviens que la chimie, considérée comme science, n'a pas fait chez eux de grands progrès ; mais l'expérience aidée de quelques circonstances particulières et locales et de l'industrie, peut leur avoir appris des procédés qui nous soient inconnus, et dont nous retirerions de l'utilité. Leur fer est un des plus doux qu'il y ait. Ils le fondent avec la plus grande facilité, et ils réparent par ce moyen des ustensiles de fer troués par vétusté ou par accident. J'ignore quelle est la substance qu'ils emploient comme fondant. Nous savons que le soufre a cette propriété.

Ils ont un alliage soit naturel, soit factice, qu'ils appellent *toutenague*, qui imite la blancheur, l'éclat, le poli, le son de l'argent, quand on le nettoie journellement ; mais s'il est négligé, il prend la couleur jaune.

22<sup>o</sup>. Les Chinois peignent sur le verre. Pourquoi ne les imitons-nous pas ? Rien n'est plus agréable, rien n'orne mieux un appar-

tement que ces sortes de peintures , qui conservent toujours la fraîcheur de leur coloris. Si les amateurs sont choqués de voir un miroir à côté de la peinture , je leur répondrai que la glace peut être peinte en entier.

Nous ne connoissons pas les tableaux des grands peintres de cet Empire , nous ne savons pas si les couleurs qu'ils emploient s'altèrent avec le tems. Ce seroit une recherche digne de nos plus habiles chimistes , que celles des couleurs indélébiles et inaltérables.

Les Chinois sont de bons copistes. Nos peintres dédaignent mal à-propos ce genre , qui multiplieroit les bons modèles , et contribueroit à l'embellissement de nos maisons. Une bonne copie d'un grand maître est bien préférable à un tableau médiocre.

23°. L'apprêt des soies de Nankin , dont le blanc est éclatant , et que l'industrie des Européens n'a pas pu encore imiter , demande des recherches pour connoître à fond le procédé des Chinois.

24°. Ils font une étoffe , soie et coton , qui imite le camelot , et qui est d'une bonne durée. Le fil en est un peu plus gros que celui du camelot.

25°. La couleur jaune étant celle de l'Empereur exclusivement, a sans doute excité leur industrie dans l'art de la teinture plus que les autres couleurs : aussi le jaune qu'ils donnent à leurs étoffes, est-il très-beau. Ils ont surtout excellé dans la nuance jonquille. J'ignore quelles sont les subsistances, et quels sont les procédés qu'ils emploient.

26°. J'ignore aussi comment ils font leur maroquin. Ils ont l'art de le vernir et de le dorer ; ce qui donne à leur meuble beaucoup de brillant, de propreté et d'agrément.

27°. Ils font des parapluies avec du papier ; ils sont huilés et comme vernissés ; ils sont peints, très-propres, très-légers, et à bon marché ; ils ne laissent pas que de durer ; les branches sont en bambou. Ces parapluies sont absolument impénétrables à l'eau. Il me semble que nous pourrions les imiter, et en faire de papier huilé et peint, qui seroit d'un grand usage, vu le bas prix auquel on pourroit les donner.

Ils en font d'autres avec des feuilles d'arbres. Ceux-ci sont pour les pêcheurs et pour les gens de la campagne ; ils ne coûtent presque rien. Les Chinois ont mis la mer à contribution. La quantité immense de ba-

teaux pêcheurs que l'on rencontre sur les Côtes de ce vaste Empire, est étonnante.

28°. Nous appelons *chatons*, des petites boîtes dans lesquelles on conserve chauds, pendant long-tems, du bouillon, de la tisanne ou toute autre liquide. Ces boîtes sont cylindriques, ordinairement de bois de rose; elles ont un couvercle du même bois. Elles contiennent un autre cylindre d'étain qui a un bec saillant, dont le couvercle s'ouvre et se ferme à volonté, comme nos cafetières d'argent. Ce cylindre est entièrement enveloppé d'un matelas de coton en laine, ou de bourre de soie, ou de houette légèrement piquée, et recouvert d'une étoffe de soie moëlleuse. On échauffe le cylindre d'étain avec de l'eau bouillante; on la vide et on y verse le bouillon ou la tisanne bouillans; ensuite on recouvre le cylindre avec son matelas, et on ferme la boîte. On prend de la liqueur quand on veut, sans l'ouvrir puisque le cylindre d'étain a un bec saillant en dehors.

29°. Les bouilloires de la Chine qui ont une forme sphérique, tronquée par la base, et qui durent très-long-tems, sont fort estimées. On s'en sert pour chauffer l'eau avec laquelle on fait le thé, etc.

30°. Le procédé qu'ils emploient pour sécher le thé, mérite d'être connu. Ils le mettent sur des plaques de cuivre exposées à la vapeur de l'eau bouillante. Les feuilles du thé saisies par la chaleur se recoquillent d'elles-mêmes, dans l'état où nous les voyons. Ce procédé ne pourroit-il pas être employé à la dessiccation des fleurs d'oranges, de sureau, de tilleul, de violettes, etc. et de toutes les feuilles des plantes qui sont d'usage dans la médecine.

31°. Des artistes que nous nommons modeleurs, imitent parfaitement, en petit, la figure d'un homme, dans trois ou quatre séances d'une heure chaque; ils font ces figures avec une espèce d'argile bien préparée; ils la peignent ensuite en couleurs naturelles. J'en ai vu d'une ressemblance étonnante. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que le prix de ces imitations est extrêmement modique. Cet art est connu en Europe; mais il n'y est pas d'un usage aussi familier qu'à la Chine.

32°. Les barques, qui voguent à Canton sur le fleuve du Tigre, qui le traversent et qui le remontent, sont plus élégantes, plus commodes et plus vites que les nôtres. Elles sont pontées, elles ont toutes une espèce

de toit, fait en voûte, au moyen duquel on est à couvert du soleil, de la pluie et du vent. Elles n'ont ni perches, ni avirons, ni voiles. Un levier placé en poupe, qui a la queue plate et dans l'eau, porté sur un poteau auquel il est attaché, sert de gouvernail et de pagaye, au moyen d'un mouvement alternatif de droite à gauche, que lui imprime un homme qui se tient debout. Les Chinois nomment ce levier *you-you*; c'est une onomatopée. Au reste cette mécanique est très-simple et très-commode.

33°. Les femmes, quoique renfermées à la Chine, ont dans ce pays, comme partout ailleurs, le même instinct qui les porte à plaire. La beauté ne néglige aucun des moyens que la coquetterie invente pour faire valoir, ou pour augmenter ses charmes. Les femmes chinoises se peignent le visage avec un rouge artificiel qui imite mieux la nature que le nôtre, et qui pénètre la peau au point qu'on ne peut l'enlever avec de l'eau. Cependant la transpiration vient à bout de l'effacer entièrement; mais il faut quinze ou vingt jours pour qu'il n'en reste plus de trace. Ils colorent du coton coupé en cercles aplatis et peu épais. La couleur approche d'un cramoisi très-foncé. Lorsqu'on veut l'employer, on met un de ces cotons dans

un peu d'eau qui se charge de la teinture et qui est plus ou moins foncée, suivant la quantité employée ; on se frotte les joues à plusieurs reprises avec le même coton, et elles sont colorées.

34°. La manière de compter des Chinois est très-facile et très-expéditive, beaucoup plus que la nôtre. Je les ai vus faire des additions considérables dans un instant. Ils ont adopté le calcul décimal. Leurs boîtes arithmétiques sont portatives. On pourroit en faire de la grandeur d'une tabatière. J'invite les artistes à s'essayer sur cet objet.

35°. En parlant de la résine élastique de Madagascar ; j'ai dit que les Chinois en avoient une dont je ne connoissois pas l'origine. Les uns prétendent qu'elle est extraite d'une espèce de poisson particulier à cet Empire ; d'autres croient qu'elle est le produit d'un végétal ; enfin quelques personnes assurent que les Chinois la préparent avec une huile de leur pays ; mais on ignore si elle est tirée du règne végétal ou du règne animal, et l'on n'en connoît pas la préparation. On a dit qu'ils mêloient de la chaux à l'huile de ricin. J'ai essayé ce procédé avec cette huile et avec plusieurs autres, sans succès. On m'avoit donné une bouteille con-

tenant une espèce d'huile venue de la Chine à l'Isle de France qui n'étoit pas propre à la peinture. Broyée avec du blanc de céruse et appliquée sur le bois, elle n'y formoit pas une couche unie; elle se levoit par écailles et n'adhéroit pas au bois.

Je mêlai de cette huile dans une fiole avec beaucoup d'eau de chaux vive; j'agitai le mélange quelque tems, et j'obtins, par ce procédé une espèce de beurre surnageant sur le fluide, et pareil à celui que plusieurs autres huiles m'ont fourni. Ce beurre se forme dans un instant. Il a beaucoup plus de volume que n'en avoit l'huile avant le mélange. L'eau de chaux devient laiteuse, savonneuse et propre à blanchir le linge; elle tient en dissolution une partie de l'huile; celle qu'elle ne peut pas dissoudre se convertit en beurre. On trouve le détail de ces expériences (1) dans mon Traité sur la fa-

---

(1) Je les ai répétées en France, et j'en ai rendu compte au Comité du Commerce de la Convention Nationale, parce que l'eau savonneuse, formée par le mélange de l'huile, avec l'eau de chaux, et une lessive de cendres, peut être employée à blanchir le linge. Deux Commissaires du même Comité ont constaté ces expériences en ma présence, et en ont rendu compte dans un procès-verbal signé par eux. L'huile de noix, ensuite celle de chenevis rendent l'eau plus blanche que toutes celles qui ont été

574 ESQUISSE DES ARTS  
brique de l'indigo, imprimé à l'Isle de France  
en 1779, in-4<sup>o</sup>. pages 128, 129 et 130.

Je mêlai de la même huile chinoise avec de la chaux vive, et j'exposai le mélange au feu dans une casserole. Après l'évaporation des parties aqueuses, j'obtins une matière brunâtre, transparente, qui avoit de l'élasticité, mais qui ne formoit pas une masse; elle étoit en grumeaux. Cette dernière circonstance est peut-être due aux bouillons que prend la liqueur pendant la cuisson. Je n'avois pas assez de cette huile pour répéter et pour varier mes essais.

Je soupçonne que cette huile est le produit de la graine de *Tcha*, qui est un grand arbre. Je ne doute pas que les Chinois n'aient quelque procédé pour la rendre propre à divers usages; il me semble même qu'ils l'emploient fréquemment; j'en ai reconnu l'odeur, quoiqu'il y eut très-long-tems que j'eusse été à la Chine, lorsque j'ai fait les expériences que je viens de rapporter.

Tous ces détails sont sans doute incomplets, mais l'on doit se rappeler que mon objet, dans ce tableau des arts des Indiens et des Chinois, est de fixer l'attention des

---

soumises aux expériences, telles que celles de poisson clarifiées ou non, d'œillet, de sperme, de lin, de navette.

voyageurs sur les procédés de ces peuples, dans des arts, dont les procédés nous sont inconnus.

Depuis que ceci est écrit, j'ai lu dans les Mémoires des Missionnaires de Pékin, qui sont curieux, intéressans et instructifs, que la gomme-élastique de la Chine étoit, suivant le Père Bourgeois, dans une lettre datée de Pékin, le 19 Novembre 1784, une composition dont il n'a pas pu découvrir le secret. Elle se fait avec l'huile tirée d'un arbre appelé *Tong* ou *Long*, et de la cire.

36°. Les Magots de la Chine sont des figures d'hommes et de femmes en terre colorée, qui ont été autrefois très à la mode parmi nous, qui faisoient l'ornement de nos cheminées, et qui marquoient parfaitement les traits caractéristiques, et bien prononcés des Chinois. Ils font en outre d'autres figures d'une matière plus solide qui ressemblent à l'albâtre ou à l'agate, suivant la couleur. On prétend qu'elles sont faites avec une pâte composée de riz cuit, de chaux et d'alun, et que ce mélange prend la dureté et le poli du marbre, par une simple dessiccation et sans cuisson. Il seroit très-facile d'en faire l'essai. S'il réussissoit, nos artistes pourroient donner à cette pâte toute sorte de formes agréables, qui feroient l'ornement

de nos cheminées, de nos consoles et de nos salons. On en feroit des moulures, des tables, qui imiteroient aussi le marbre, et même de la vaisselle pour le dessert. J'ignore si cette pâte, qui prendroit toutes les couleurs qu'on voudroit lui donner, et qui recevrait toutes les peintures qu'on y appliqueroit, pourroit soutenir la chaleur de l'eau bouillante. C'est un genre d'industrie nouveau qui occuperoit et qui exerceroit nos artistes, les potiers, les modeleurs, les sculpteurs, les peintres. Comme le riz est une denrée assez chère en France, il me semble qu'on pourroit la remplacer par l'amidon ou par la fécule des pommes de terre, ou par celle des marons et des glands de chêne.

37°. Parmi les plantes que j'ai fait venir, il y a très-long-tems, de la Chine à l'île de France, il s'est trouvé un arbrisseau charmant par sa foliature, et par ses bouquets de fleurs jaunes, très-nombreux, qui se renouvellent chaque fois qu'on le taille : ainsi on peut en avoir des fleurs toute l'année, dans les pays chauds. J'en ai formé des haies très-agréables, par le moyen des boutures ; les graines n'ont jamais levé à l'Isle de France. Cette plante est une espèce d'hypérieum, avec laquelle je composois un baume souverain contre les plaies et les contusions, et  
qui

qui avoit la propriété de redissoudre le sang caillé, et de le rendre à la circulation ; j'en ai vu des effets admirables et surprenans. Je prenois des sommités de l'hypericum chinois, feuilles et fleurs, je les faisois piler, je les mettois dans une casserole, sur un feu doux, avec un peu de vin et de cassonnade, et j'appliquois le tout sur la plaie.

Un de mes ouvriers, qui étoit allemand, composoit un autre remède avec les fleurs de cet arbrisseau ; il les mettoit dans de l'huile d'olives, où il les laissoit infuser. Il assuroit que ce vulnéraire, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, étoit le plus efficace qu'il eût connu. J'en ai, comme lui, éprouvé les bons effets.

J'ignore quel parti les Chinois tirent de leur hypericum, je juge qu'ils en font cas, puisque ce charmant arbrisseau faisoit partie d'une collection de végétaux précieux, que l'on m'a envoyés de leur pays. Ils en ont sans doute beaucoup d'autres, qu'il seroit intéressant de connoître.

38°. On sait que le camphre est une production des Indes Orientales. Il y en a au Japon, à Bornéo, à la Chine, à Quéda, à Sumatra et ailleurs. On a même découvert, depuis peu d'années, une forêt de camphriers au Cap de Bonne-Espérance, dont on n'a

pas encore tiré parti. Kæmpfer a donné la description de celui du Japon, et nous a appris la manière employée par ces insulaires de retirer le camphre : elle consiste, suivant lui, à mettre les racinés et le bois en petits morceaux dans un alambic avec beaucoup d'eau ; le camphre s'élève au chapiteau, mais il est *cru et grossier*. Il est encore si rempli de choses étrangères, qu'il faut le sublimer pour qu'il acquierre les propriétés du camphre des boutiques.

J'avoue que j'ai des doutes sur le succès de cette méthode. D'abord on sait que la distillation n'enlève aucune matière grossière ou étrangère. Ensuite je dirai que j'ai soumis plusieurs fois à la distillation des branches du camphrier avec leurs feuilles vertes, et je n'ai jamais obtenu qu'une huile essentielle très-odorante, très-pénétrante, très-limpide, sans aucun mélange d'impuretés ; cette huile est un produit de l'art entièrement inconnu, qui doit participer des vertus du camphre.

Je sais qu'il y a plusieurs espèces de camphrier ; je n'ai pu faire des expériences que sur celle qui est à l'Isle de France, et qui nous est venue de la Chine ; je vais en donner la description. Elle diffère un peu de celle que l'on trouve dans les auteurs.

*Description du Camphrier de la Chine.*

Il y a deux espèces de camphriers; l'un donne le camphre ordinaire, qui est dans le commerce: l'autre donne un camphre supérieur, estimé, dit-on, au centuple, par les Chinois. Ils cultivent le camphrier commun, l'autre se trouve à Bornéo et à Quéda, où il est très-rare.

Le camphrier qui est à l'Isle de France, provient de graines apportées de la Chine, c'est donc le commun.

Cet arbre s'élève droit, et vient très-haut; il croît promptement, il est du genre des lauriers. Les jeunes branches ont l'écorce verte et lisse, les vieilles l'ont grise; les feuilles naissantes sont rougeâtres et verdissent en s'étendant, les nouvelles sont d'un verd plus pâle que les vieilles; elles sont alternes, oblongues, pointues, un peu creusées en gouttières, fermes, luisantes, lisses, entières, simples, ayant un long pétiole, avec une côte saillante, et d'un verd blanc en-dessous. Cette blancheur provient d'une substance qui n'y est pas adhérente; car elle s'enlève par le frottement. Elle y forme une couche si mince, qu'il est bien difficile d'en recueillir assez pour la reconnoître. C'est sans doute une transsudation de la sève, qui trouve vraisemblablement les pores plus ou-

verts en-dessous qu'en-dessus de la feuille ; celle-ci n'a pas moins d'odeur, après qu'on lui a enlevé cette substance qu'auparavant.

Les tiges sont droites, le bois est fort et pliant. Elles ont comme les feuilles, une odeur aromatique qui tient du camphre ; celles-ci conservent cette odeur, même lorsqu'elles sont sèches.

Les fleurs sont très-petites et viennent en bouquets, aux aisselles des feuilles. Elles sont toutes portées par une tige commune, qui se divise en plusieurs rameaux ; elles ont toutes un pédicule particulier, d'abord blanc, ensuite verd, et se terminant par une bordure rouge, six pétales blanchâtres, très-petits, oblongs, aigus, sinués, ayant une poussière brunâtre et blanchâtre. Les étamines sont au nombre de six, plus courtes que les pétales, velues à leurs extrémités, d'une couleur brunâtre, recoquillées, comme écailleuses, portées sur autant de filets implantés dans le réceptacle. Le pistil est au milieu, ayant deux mamelons et un style.

Le fruit qui est presque entièrement enveloppé dans le calice est sphérique, d'abord blanc, ensuite noir quand il est mur, ayant une pulpe très-mince et très-aromatique, une coque ligneuse à une seule loge, dans laquelle il y a une amande blanche à deux lobes, laiteuse, ayant un goût et une odeur

un peu aromatiques, plus forts quand il est desséché, que lorsqu'il est frais ; il n'est pas plus gros que des petits pois verts.

39°. Le vernis de la Chine est le produit d'un arbre qui croît dans une province de l'Empire. Un Missionnaire Jésuite en apporta un plant à l'Isle de France qui me fut confié. Il a produit quelques drageons. Cet arbrisseau a une végétation très-lente, et n'est pas du nombre de ceux qui paroissent se plaire dans le climat de cette Colonie. Il a fleuri une seule fois, et a péri deux ou trois ans après. Voici la description que j'ai faite alors de ce végétal.

*Description de l'arbre à vernis de la Chine.*

Cet arbre, transporté de la Chine à l'Isle de France, en 1766, n'avoit alors que quatorze pouces de hauteur. Il a, en 1778, quatre pieds et plus de haut. Le tronc a deux pouces de diamètre. Il a été cassé par les ouragans de 1772 et 1773, ce qui lui donne un air rabougri ; il a l'écorce grise, il est lacteux ; il a fleuri, pour la première fois, cette année 1778, en novembre. Il perd entièrement ses feuilles tous les ans dans l'hiver, c'est-à-dire, qu'elles commencent à tomber en mai ou juin, et qu'elles ne repoussent qu'en octobre. Les feuilles sont pinnées,

composées de folioles opposées , avec une impaire , au nombre de treize ou quinze. Chaque foliole est pétiolée , entière , oblongue , se termine en pointe aigue. Elle a environ quatre pouces , sur dix-huit à vingt lignes de largeur ; elle est velue en dessous , ainsi que la tige qui les porte , d'un verd un peu pâle en dessous. Elle a dans le milieu une nervure qui est très-saillante en dessous , d'où partent d'autres nervures parallèles entr'elles , saillantes et velues. Les feuilles sortent à l'extrémité des branches et point ailleurs , verticilliées. La tige qui s'élève avec elles , et du milieu d'entr'elles , est verte d'abord et velue. Les côtes ou filets des feuilles sont rougeâtres d'abord et verdissent avec le tems. Elles sont ordinairement accompagnées de quelques stipules petits et bruns , comme écailleux , à l'articulation. La tige naissante porte elle-même des feuilles alternes qui ont moins de folioles , mais toujours impaires.

Les fleurs forment un pannicule qui sort au-dessus de chaque feuille ; quelquefois il sort deux pannicules du même endroit. Elles sont petites , d'abord rondes comme un petit bouton ; elles s'épanouissent et sont composées de six pétales oblongs , verd pâle , tirant sur le jaune , une nervure dans le milieu et plusieurs autres de chaque côté , ayant un calice épais , court , verd , découpé en six

parties, six étamines, dont les sommets sont quadrangulaires, jaunes, épais; longs proportionnellement à la fleur, et portés sur des filets blanchâtres; un pistil verd pâle, ayant une coiffe, qui en s'ouvrant laisse voir une poussière d'un jaune beaucoup plus foncé que le reste de la fleur; le pistil est moitié plus petit, mais il est plus gros que les filets des étamines; il est implanté au milieu du réceptacle: les filets sont velus; on ne peut distinguer leurs poils qu'à la loupe. Le stigmate paroît irrégulier, et comme divisé en deux parties. Tout autour du pistil et sur le réceptacle est une substance charnue, jaune pâle, qui paroît de nature gommeuse ou résineuse. Chaque fleur a son pédoncule particulier, verd pâle, plus ou moins long. La chute des feuilles laisse appercevoir d'une année à l'autre sur la branche, à l'endroit où elles étoient implantées, une marque qui ne se dissipe qu'à la longue, mais qui n'est pas une plaie, et qui ne procure aucun écoulement de la sève. Immédiatement au-dessus de cette marque est un petit bouton que je n'ai pas vu s'épanouir.

J'avois cru que cet arbre étoit Stoloni-fère. Il y a sept ans que je fis labourer la terre au pied, dans le tems de la mort-sève; j'y fis mettre du terreau, et on l'arrosa. Lors de la sève, il donna plusieurs rejetons.

Comme il n'en a pas donné avant et depuis cette opération, quoiqu'on ait labouré la terre au pied plusieurs fois, je suppose que dans le premier labour, on a pu couper quelques racines qui ont donné des rejets.

Je ne puis pas encore parler des racines; je sais seulement que cet arbre en a de latérales. Le fruit vient en grappes; les grains sont aplatis comme les lentilles. Voilà tout ce que je puis en dire. Je n'en connois pas la germination.

Nos artistes ont imité le vernis de la Chine; mais leurs compositions sont inférieures au produit de la nature. Ne pourroit-on pas transplanter en France l'arbre de vernis? Je présume qu'avec des soins, l'on viendroit à bout de le naturaliser dans nos provinces méridionales.

40°. Dix parties de charbon de terre, autant de potée (1), trois parties de feuilles d'arbres desséchées et réduites en poudre, forment une composition, qui, étant embrasée, conserve long-tems son feu. Les Chinois donnent à cette pâte la figure de différens animaux; et dans les fêtes, ils les

---

(1) Je demande quelles sont les matières qui composent la potée chinoise et quelles en sont les proportions.

exposent embrâsés. On prétend que ces feux font un bel effet pendant la nuit. Il me semble qu'on pourroit tirer quelque utilité de cette industrie dans les arts, ou employer ce combustible dans nos cheminées et dans nos poêles, pour chauffer nos appartemens.

41°. Ils font des vases extrêmement minces avec de l'argile qu'ils ont délayée dans le jus de laitue sauvage. Ces vases sont très-fragiles, mais ils procurent l'avantage, étant exposés au feu pleins d'eau, de la voir bouillir très-prompement.

42°. Pendant qu'on étoit persuadé en Europe que la germination étoit un procédé préliminaire, nécessaire à la fermentation des graines, pour en obtenir une liqueur spiritueuse, les Chinois préparoient dès long-tems des vins et des eaux-de-vie de grains, sans les faire germer. Ils y mêloient un ferment qui suffisoit au développement des esprit ardens. Il semble que le mélange de substances odorantes, de jus de fruits, de miel, de sirop, avec les graines en fermentation, devroit fournir une liqueur saine et agréable, si elle étoit préparée avec soin. C'est un vaste champ livré à l'industrie, qui pourra trouver les moyens de varier les jouissances des Européens.

43°. Le vin a été autrefois en usage dans quelques provinces de l'Empire ; mais le Gouvernement a fait arracher toutes les vignes , afin que le cultivateur donnât tous ses soins à la culture des subsistances. Lorsqu'elles sont abondantes , les Chinois font du vin et de l'eau-de-vie de grains. J'ai parlé de la manière dont ils font un vin avec le riz , à la CCXVI observation.

Ils en font aussi avec le gros mil mondé. On le met tremper dans de l'eau froide pendant deux ou trois jours , pour lui ôter son âpreté ; après quoi on le fait cuire à la vapeur de l'eau bouillante , ensuite on le mêle dans un vase , avec de l'eau froide et un levain fermentescible qu'on a préparé d'avance. Il est composé de farine de froment , délayée et pétrie avec de l'eau qu'on laisse fermenter et dont on fait des briques , ou des pains carrés longs , qu'on laisse sécher , pour s'en servir au besoin.

Lorsque la fermentation est achevée , on soutire le vin qui est clair ; on le fait bouillir environ une heure à un feu modéré ; on enlève l'écume qui surnage pendant la cuisson , et lorsqu'il est refroidi , on le met dans des vases de terre ou de porcelaine , dont on lute le couvercle.

On mêle quelquefois avec le levain , des herbes odorantes ou des substances aro-

matiques, des fruits séchés ou réduits en poudre ; ou bien on le prépare avec des liqueurs fermentantes, telles que le suc des fruits. Quelques personnes mêlent ces fruits ou leur suc, ou du miel, ou du sirop, ou du sucre, avec le marc dont elles ont retiré le vin, et y ajoutent souvent des raisins secs ou frais, et font ainsi différentes sortes de vins ; mais il faut toujours un nouveau levain avec de l'eau, pour exciter une seconde fermentation. Lorsqu'elles veulent de l'eau-de-vie, elles distillent la liqueur ; elles la laissent aigrir, lorsqu'elles désirent du vinaigre.

Il y en a qui font torréfier le grain, avant de lui faire subir la fermentation.

On compose aussi un levain avec du blé, ou du seigle, ou du riz, qu'on a fait germer, en les trempant dans de l'eau ou en les arrosant. On les fait ensuite sécher ; on les réduit en farine, et on en forme une pâte que l'on fait sécher, pour s'en servir au besoin.

On voit par-là que les Chinois connoissent l'art de la fermentation dans tous ses moyens.

Je placerai à la suite des arts de la Chine, le peu que j'ai à dire de la Cochinchine, qui étoit autrefois une province de ce vaste Empire.

La Cochinchine fournit du sucre à la Chine et au Japon. C'est le pays de la terre où cette denrée est à meilleur marché, et où il est de meilleure qualité. On n'y trouve point de manufactures semblables aux sucreries des Européens dans les Isles de l'Amérique. Chaque paysan fait du sucre devant sa porte, dans des vases de terre cuite. J'ignore s'ils suivent un procédé particulier.

Les Cochinchinois ont une plante qu'ils nomment *Dina-xang*, assez ressemblante à notre mélisse, dont ils retirent, au moyen de la macération dans l'eau, une fécule verte, avec laquelle ils teignent en verd toutes les étoffes, dans toutes les nuances possibles. Quelques démarches que j'aie faites, depuis plus de 30 ans; je n'ai pas pu me procurer, jusqu'à présent, des graines de cette plante précieuse.

Je terminerai ces notes par une observation qui pourroit devenir utile.

Les Madécasses ont, dans leurs forêts, une espèce particulière de vers, beaucoup plus grosse que les vers à soie, et dont les cocons sont beaucoup plus gros. Il seroit facile de les multiplier, et d'en obtenir beaucoup de soie propre à faire des étoffes. Peut-être pourroit-on transplanter en France cet insecte précieux. J'abandonne cette idée

aux recherches et aux soins des patriotes jaloux de contribuer à la prospérité de leur pays, et que les destinées transporteront à Madagascar. J'ajouterai en passant que cette Isle, la plus grande du globe, et dont la température est très-variée, renferme dans son sein, des richesses que nous ne connoissons pas encore.

Je ne me flatte pas d'avoir indiqué toutes les découvertes qui nous restent à faire dans les Grandes-Indes. Cette esquisse suffira pour faire sentir combien nous avons de connoissances à acquérir, chez les peuples les plus anciens de la terre, et pour exciter les recherches des voyageurs.

**F I N.**